

Béatrice Uwambaje Georget

Un jour, la lumière revient

Le 7 avril 1994, sa vie a brusquement basculé. **Il n'y a pas de mots pour décrire ce que le Rwanda a pu vivre.** L'horreur absolue, la perte de toute humanité. **Onze ans plus tard, Béatrice Uwambaje Georget est revenue.** De ces retrouvailles, naîtra plus tard *Le silence des collines*. **Elle a donc choisi le roman pour évoquer cette rencontre avec le temps, avec la vie et la mort,** avec la souffrance et la reconstruction. Le temps ne cicatrise pas certaines blessures, les mots non plus. Juste cette certitude désormais que vivre est un cadeau.

Votre dernière image du Rwanda, quand vous quittez le pays ?

En 1994. La dernière image emportée est celle du chaos absolu, de la terreur dans les regards, de l'odeur de viande pourrie, du bruit des bombes et des mitraillettes, des mouches qui tournent sur les corps en décomposition... L'horreur indéfinissable. Je n'ai pas de date en tête. Le temps n'existe plus. Il n'existe que la minute présente et encore... Lorsque je pars, je suis une morte-vivante.

Un sentiment de délivrance ?

Plutôt d'incompréhension. Il demeure encore aujourd'hui. Je me demande toujours comment cela a pu nous arriver. Comment la société rwandaise a pu fabriquer de tels monstres ? Des gens avec qui on a dansé, chanté, flirté... des monstres avec qui on a été heureux, avec qui on s'est aimé. Des gens tout à fait ordinaires, honnêtes, des bons chrétiens, des fervents catholiques qui allaient à la messe tous les dimanches, des pères de fa-

mille... Qu'est-ce qui a pu se passer ? Bien sûr on le sait rationnellement. L'endoctrinement, mais mon cerveau subjectif était incapable de l'accepter. Pas lui, pas eux, pas elle...

Dans toute cette douleur, comment avez-vous vécu après ?

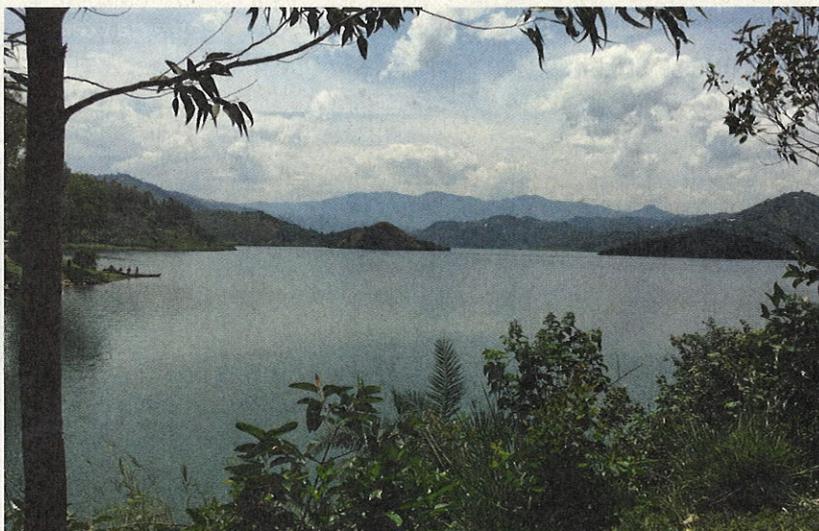
Je n'ai jamais su trouver les mots à la hauteur pour exprimer ce que collectivement on a ressenti. Et personnellement vécu. Est-ce que le mot « dur » serait adéquat ? Bien sûr que non, c'est au-delà, mais quel autre mot employer ? Juste qu'il fallait avancer. C'était « marche ou crève ». J'ai choisi de marcher, puisque je n'avais pas crevé. Moi j'avais mon fils, je crois que sans lui je ne serais pas arrivée à m'en sortir. Il était vivant, mon fils. Il avait le droit de grandir, et j'avais le devoir de l'aider à grandir. On ne s'en est pas si mal sorti. Et lui et moi. On est très fier l'un de l'autre.

Quelle nécessité y avait-il à revenir sur

France Rwanda

« On ne pleure plus, on avance »

Depuis le génocide, Béatrice Uwambaje Georget a choisi de vivre en France. C'est ici qu'elle s'est reconstruite, a fondé un foyer. « Une existence très banale, sourit-elle, et tellement merveilleuse. C'est le plus beau cadeau d'avoir recréé une famille, ma tribu. D'avoir eu des enfants merveilleux. » Directrice d'un établissement médico-social, elle a également beaucoup écrit. De la poésie pour commencer, qui lui « permettait de s'isoler, de se recréer un monde « sans artifice et faux-semblants. » Puis en 2005, elle est revenue au Rwanda. Son atterrissage à Kigali a été un choc. « C'est un neveu qui est venu me chercher. Il m'a trouvée dans ce hall, totalement effondrée. Les yeux fixés sur les miens, ses premiers mots ont été : « Tante, nous, on ne pleure plus, on avance ». Un an plus tard, sur la base de témoignages, elle commençait l'écriture du *Silence des collines*.



© PHOTOS BEATRICE UWAMBAJE GEORGET

L'Histoire et écrire ce roman ?

En hommage aux disparus et par devoir de mémoire, de témoignage et de transmission. Mais aussi pour moi, pour que tout cela sorte de ma tête. Le fait d'avoir traversé cette période, et d'être toujours en vie, m'a donné un sentiment de responsabilité envers les plus jeunes. Dire que ça a eu lieu, que ça pourrait avoir lieu. Témoigner que les gens qui ont tué étaient des gens tout à fait ordinaires. L'homme est capable de telles monstruosité. Le « plus jamais ça » n'a pas fonctionné après la Shoah (génocide des Juifs). Donc il faut veiller en permanence.

Pourquoi cette forme romanesque et non strictement historique ?

Il était question de retour, de retrouvailles. Avec ses origines et soi-même, en somme de tout ce qui avait fait l'identité de ce personnage. Il y avait aussi le portrait de l'époque, l'avant et l'après 1994 et la question de l'exil intérieur. Donc de la difficulté à communiquer après avoir traversé cette horreur. J'ai choisi d'écrire le roman parce que le format me permettait une mise à distance. Et qu'il avait un fort pouvoir d'alerte, parce qu'accessible à tous.

Vous revenez parfois sur Kigali ?

La première fois, c'était durant l'été 2005. Depuis j'y vais presque tous les ans ou tous les deux ans maximum. Mais pas aussi souvent que j'aimerais. J'ai fondé une association, « Issarau » qui s'occupe des personnes seules. Celles qui n'ont plus personne sur les collines. Qui souvent sombrent dans des troubles psychiatriques.

Comment voyez-vous le pays aujourd'hui ?

Il n'a rien à voir avec le Rwanda de mon enfance. Et celui que j'ai laissé l'année dernière ne sera pas le même l'année prochaine. Tout a changé, tout continue de changer. Vite. Aujourd'hui Kigali est fière, Kigali est riante. Le Rwanda va mieux, le Rwanda va bien. Le Rwanda est propre... débarrassé de toutes ses ordures. Et ce n'est pas qu'une métaphore !

Est-ce qu'on perçoit encore le ressentiment ? La blessure est refermée ?

Les mots de haine ont disparu, du moins je ne les entends pas quand j'y vais, alors qu'avant ils étaient quotidiens, omniprésents. Il y a eu une volonté forte de s'en sortir. Les gens sont très volontaristes. Le gouvernement est très volontariste. Dans la diaspora, c'est un peu différent. On est conditionné par le mode de vie de notre pays d'accueil. Mais au Rwanda, du plus jeune au plus vieux, des hommes, des femmes de tous âges, tous veulent avancer, progresser, y arriver à tout prix. Qui aurait pu parier sur une telle issue en 1994, lorsque le pays entier était à terre, en sang ?

Paul Kagame dit « Le Rwanda est redevenu une famille ». Que vous inspirent ces mots ?

C'est juste énorme ! C'est plein d'espoir pour nos enfants, nos futurs petits enfants, qui ne se demanderont plus s'ils sont nés dans la bonne communauté, avec la bonne carte identité. Ils sont rwandais, c'est tout. Et c'est précieux pour l'équilibre du pays. Ça n'aurait jamais dû être autrement. Le Rwanda, une famille ? Cela n'a pas de prix.

Dans votre cœur, que conservez-vous d'avant avril 1994 ?

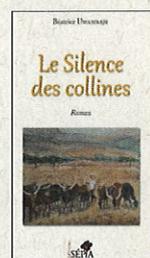
C'est une question difficile. Je dirais spontanément les collines, même si ça semble un cliché. Les collines verdoyantes, les petits sentiers de terre rouge, l'odeur de la terre après la pluie, de l'eucalyptus... Le soleil qui se couche sur le lac

« Au Rwanda, du plus jeune au plus vieux, des hommes, des femmes de tous âges, tous veulent avancer, progresser, y arriver à tout prix »

Kivu, les levers du soleil sur le mont Muzimu, l'odeur de citronnelle coupée, les paysans qui discutent d'une colline à une autre, qui appellent chacun leurs vaches par des noms propres. Ce sont les femmes qui dansent avec les bébés sur le dos... les enfants qui vont chercher de l'eau, pieds nus avec des petits jerricans jaunes... C'est aussi Kigali bien sûr, les marchés, l'ambiance dans les taxis... C'est difficile de répondre à cette question !

Parlez-moi de la vie, des amis, des travaux ensemble... Peut-on pardonner ?

Plus difficile encore. Il paraît que certains y arrivent. Moi, je ne sais pas... Au Rwanda, les gens sont obligés de vivre ensemble, alors chacun choisit une attitude, la moins douloureuse possible pour lui, que voulez-vous ? Ce qui est arrivé est arrivé, on ne peut pas changer le passé, on peut juste essayer de construire l'avenir le mieux que l'on peut. Éviter d'être prisonnier du passé, mais nous n'avons pas tous les mêmes moyens : intellectuels, émotionnels, personnels, matériels ! C'est ainsi. ●



LE SILENCE DES COLLINES,
de Béatrice Uwambaje Georget,
Éditions Sèpia,
258 pages,
Prix : 22 €.